

Le résumé que j'ai fait des événements qui ont produit la situation actuelle du Saint-Siège a dû vous faire comprendre, Messieurs, que l'état précaire dans lequel il est plongé n'est dû qu'à une seule cause, à la révolution. C'est la révolution, personnifiée dans le Piémont, qui a dépouillé le roi de Naples ; c'est la révolution qui, après avoir promené la torche incendiaire de l'anarchie et du désordre dans la plupart des pays de l'Europe, dirige aujourd'hui tous ses efforts contre le trône pontifical, seul et unique rempart du droit, de la justice et de la liberté des peuples. Si le Pape disparaissait de l'Europe, les nations tomberaient sous le régime ténébreux des sociétés secrètes, sous l'action humiliante des religions nationales ; il n'y aurait plus personne dans le monde pour revendiquer les droits du faible et de l'innocent, personne pour protester contre les empiètements du plus fort, contre la doctrine des faits accomplis, contre l'apothéose du succès. Le Pape est donc nécessaire dans l'équilibre des forces humaines ; il est nécessaire comme chef de l'Eglise catholique, il est aussi nécessaire comme roi temporel.

Le Pape le sait et le comprend, puisqu'au moment où il perd l'appui matériel de la France, pour retomber plus que jamais et uniquement dans les bras de Dieu, il fait un appel solennel au monde entier, aux ressources financières de tous ceux qui ont confiance dans la vitalité du principe catholique. Comment pourrait-il demander à emprunter, s'il ne savait qu'il pourra rendre ?

Considérons un instant, Messieurs, le beau spectacle, que nous présente le Pape parlant à l'univers. N'y a-t-il pas quelque chose de grand et de sublime dans cette idée, et ne devons-nous pas admirer la puissance de cette religion qui peut compter ses enfants parmi les nations dispersées dans les cinq parties du monde ? Le catholicisme seul a le pouvoir de produire cette union admirable, parce que seul il est universel. Cependant, Messieurs, ce n'est pas un spectacle moins beau que l'enthousiasme avec lequel dans l'univers entier on a répondu à l'appel du Saint-Père ; et l'empressement avec lequel on a justifié la confiance du Souverain Pontife est réellement digne de la cause qui l'a provoqué. Partout, du midi au septentrion, du levant au couchant, le peuple tout entier, rappelant les beaux temps de l'église primitive, a placé sa fortune, ses économies aux pieds du successeur des apôtres. Le onze juin, en France, on avait souscrit vingt-deux millions de francs ; à New-York, dans une seule semaine, plus de \$71,000 furent pris dans l'emprunt romain. De toutes parts, on a vu le plus noble enthousiasme dans les populations, heureuses d'apporter un soulagement aux douleurs du Saint-Père. Des personnes de tout âge, de tout sexe et de toutes conditions, des évêques de riches diocèses et de pauvres prêtres de